L'école des Lumières : Diderot et l'éducation

The Enlightened School : Diderot and education

Paolo Quintili

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/5640>

DOI : 10.4000/rde.5640

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018

Pagination : 55-68

ISBN : 978-2-9543871-3-0

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Paolo Quintili, « L'école des Lumières : Diderot et l'éducation », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 53 | 2018, mis en ligne le 01 décembre 2020, consulté le 20 janvier 2022.

URL : <http://journals.openedition.org/rde/5640> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.5640>

Propriété intellectuelle

L'école des Lumières : Diderot et l'éducation

La *circularité* et l'*horizontalité* des savoirs font partie principes-clés de l'école que promeut l'*Encyclopédie*¹. Ainsi Diderot, dans l'article ENCYCLOPÉDIE, accentue-t-il les rapports entre son ouvrage et la connaissance, sans toujours respecter l'étymologie, dans le but de dépasser les hiérarchies constituées entre les savoirs :

* ENCYCLOPÉDIE, s. f. (*Philosoph.*) Ce mot signifie *enchaînement de connoissances* ; il est composé de la préposition greque ἐν, *en*, & des substantifs κύκλος, *cercle*, & παιδεία, *connoissance*. En effet, le but d'une *Encyclopédie* est de rassembler les connoissances éparses sur la surface de la terre; d'en exposer le système général aux hommes avec qui nous vivons, & de le transmettre aux hommes qui viendront après nous ; afin que les travaux des siècles passés n'aient pas été des travaux inutiles pour les siècles qui succéderont; que nos neveux, devenant plus instruits, deviennent en même tems plus vertueux & plus heureux, & que nous ne mourions pas sans avoir bien mérité du genre humain².

La formation « circulaire »

On sait que le terme grec *paidèia* veut dire, en réalité, non pas « connaissance », mais « éducation » ou « formation », notamment celle de l'enfant (*païs*). Le mot même « encyclopédie », de εἰς ἑγκυκλίου παιδεία, dérive de la mauvaise lecture d'un manuscrit, qui comportait l'expression ἐγκυκλίου παιδεία, c'est-à-dire : « ensemble des sciences qui constituent une éducation complète³ ». Au sens propre, c'est donc le cycle complet de formation, tel qu'il avait été conçu dans l'Antiquité

1. Une première version de cette étude a été présentée lors du colloque *Figures du maître en éducation*, organisé par le Collège International de Philosophie et Clarens-Fédération Internationale Jean-Jacques Rousseau (Paris, Lycée Henri IV, 7-8-novembre 2014).

2. *Enc.*, V, 635a.

3. Quintilien, *Institutio oratoria*, I, 10, 1.

classique. En revanche, le propos éducatif et pédagogique de Diderot, dans son article mis à part la polémique avec les Jésuites du *Journal de Trévoux*, qui étaient les responsables principaux du système institutionnel d'éducation dans la France d'Ancien Régime s'adressait à la postérité. C'est la fameuse métaphore du manuscrit dans la bouteille employée dans l'*Avertissement* au volume VIII, sorti en 1765, après la première tempête dans laquelle l'*Encyclopédie* faillit faire naufrage :

Notre principal objet étoit de rassembler les découvertes des siècles précédens ; sans avoir négligé cette première vue, nous n'exagérons point en appréciant à plusieurs volumes *in - folio* ce que nous avons porté de richesses nouvelles au dépôt des connoissances anciennes. Qu'une révolution dont le germe se forme peut-être dans quelque canton ignoré de la terre, ou se couve secrètement au centre même des contrées policées, éclate avec le tems, renverse les villes, disperse de nouveau les peuples, & ramène l'ignorance & les ténèbres ; s'il se conserve un seul exemplaire entier de cet Ouvrage, tout ne sera pas perdu⁴.

La nouvelle *paidèia* encyclopédique devrait d'abord libérer l'homme de ses limites intellectuelles traditionnelles : ses préjugés, ses idées reçues enracinées très profondément dans la culture occidentale qui se réclame du christianisme et de ses superstitions. Or, le premier ennemi du fanatisme et de la superstition, c'est l'éducation, affirme Diderot dans l'*Avertissement* :

On ne pourra du moins nous contester, je pense, que notre travail ne soit au niveau de notre siècle, & c'est quelque chose. L'homme le plus éclairé y trouvera des idées qui lui sont inconnues, & des faits qu'il ignore. Puisse l'instruction générale s'avancer d'un pas si rapide que dans vingt ans d'ici il y ait à peine en mille de nos pages une seule ligne qui ne soit populaire ! C'est aux Maîtres du monde à hâter cette heureuse révolution. Ce sont eux qui étendent ou resserrent la sphere des lumieres. Heureux le tems où ils auront tous compris que leur sécurité consiste à commander à des hommes instruits ! Les grands attentats n'ont jamais été commis que par des fanatiques aveuglés. Oserions-nous murmurer de nos peines & regretter nos années de travaux, si nous pouvions nous flatter d'avoir affoibli cet esprit de vertige si contraire au repos des sociétés, & d'avoir amené nos semblables à s'aimer, à se tolérer & à reconnoître enfin la supériorité de la Morale universelle sur toutes les morales particulieres qui inspirent la haine & le trouble, & qui rompent ou relâchent le lien général & commun ? Tel a été partout notre but⁵.

4. *Enc.*, VIII, ij.

5. *Idem*.

De son côté, D'Alembert insiste sur le rôle de « bibliothèque du savant » que joue l'*Encyclopédie* pour le lecteur cultivé, qui peut se former tout seul une compétence dans les disciplines qui ne sont pas de sa spécialité, sans avoir recours à un *maître*. C'est une autre caractéristique, très importante, du projet encyclopédique, exposée dans la conclusion du *Discours Préliminaire* :

De tout ce qui précède, il s'ensuit que dans l'Ouvrage que nous annonçons, on a traité des Sciences & des Arts, de manière qu'on n'en suppose aucune connoissance préliminaire ; qu'on y expose ce qu'il importe de savoir sur chaque matière ; que les articles s'expliquent les uns par les autres, & que par conséquent la difficulté de la nomenclature n'embarrasse nulle part. D'où nous inférerons que cet Ouvrage pourra, du moins un jour, tenir lieu de bibliothèque dans tous les genres à un homme du monde ; & dans tous les genres, excepté le sien, à un Savant de profession ; qu'il développera les vrais principes des choses ; qu'il en marquera les rapports ; qu'il contribuera à la certitude & au progrès des connoissances humaines ; & qu'en multipliant le nombre des vrais Savans, des Artistes distingués, & des Amateurs éclairés, il répandra dans la société de nouveaux avantages⁶.

La fonction formative, ou plutôt auto-éducative de l'*Encyclopédie* à l'égard de ses lecteurs, réels ou potentiels, émerge dans tous ces lieux où un maître est censé transmettre un savoir. L'*Encyclopédie* est, en ce sens, anti-rousseauiste en éducation. La figure du maître, comme celui d'Émile, est absente. L'*Encyclopédie* renvoie uniquement à la figure historique du *Magister* de la scholastique, comme à un modèle dépassé⁷.

6. *Enc.*, I, xlj.

7. *Enc.*, IX, 894b : « MAÎTRES, (*Hist. mod.*) *magistri*, nom qu'on a donné par honneur & comme par excellence à tous ceux qui enseignoient publiquement les Sciences, & aux recteurs ou préfets des écoles publiques. Dans la suite ce nom est devenu un titre d'honneur pour ceux qui excelloient dans les Sciences, & est enfin demeuré particulièrement affecté aux docteurs en Théologie dont le degré a été nommé *magisterium* ou *magisterii gradus* ; eux-mêmes ont été appelés *magistri*, & l'on trouve dans plusieurs écrivains les docteurs de la faculté de Théologie de Paris désignés par le titre de *magistri parisienses*. Dans les premiers tems on plaçoit quelquefois la qualité de *maître* avant le nom propre, comme *maître Robert*, ainsi que Joinville appelle Robert de Sorbonne ou Sorbon *maître Nicolas Oresme* de la maison de Navarre : quelquefois on ne mettoit cette qualification qu'après le nom propre, comme dans *Florus magister*, archidiacre de Lyon & plusieurs autres. Quelques-uns ont joint au titre de *maître* des dénominations particulières tirées des Sciences auxquelles ils s'étoient appliqués & des différentes matières qu'ils avoient traitées. Ainsi l'on a surnommé Pierre Lombard le *maître des sentences*, Pierre Comestor ou le mangeur le *maître de l'Histoire scholastique* ou *savante*, & Gratien le *maître des canons* ou *des decrets*. Ce titre de *maître* est encore d'un usage fréquent & journalier dans la faculté de Paris, pour désigner les docteurs

Par le primat que Diderot et D'Alembert veulent donner aux sciences appelées aujourd'hui « dures », les mathématiques et les sciences physiques (y compris les sciences de la terre et de la vie), l'*Encyclopédie* se présente comme un véritable *défi* lancé aux modèles classiques de *paidèia*, fondés sur la rhétorique et sur les langues anciennes. Elle veut enseigner la maîtrise de soi dans les sciences, la réflexion libre et la communication des compétences. Le modèle jésuite et le modèle rousseauiste sont rejetés, car l'éducation ne doit pas être « négative » ou « indirecte ». Elle doit au contraire se fonder sur le concept d'*instruction publique* positive, qui se réalisera dans des contextes toujours socialisés et ouverts de *communication* d'un certain *corpus* de *notions* techniques à apprendre. C'est un modèle que Diderot aura le courage de proposer, en personne, à l'Impératrice de Russie Catherine II, lors de son voyage à Saint-Petersbourg en 1773-1774.

Le destin de l'Encyclopédie après Diderot : la condamnation idéaliste

Diderot et l'*Encyclopédie* ont été largement rejetés pendant et après la Révolution de 1789⁸. En France d'abord, par les ennemis de la Révolution, et même par une partie du courant politique jacobin, à commencer par Robespierre, qui voyaient dans la « secte encyclopédiste » un dernier résidu de la culture « aristocratique » anti-rousseauiste de l'Ancien Régime. Ensuite, Diderot et l'*Encyclopédie* ont subi le même ostracisme en Italie⁹ et en Allemagne, à cause de la perspective « libertine » et anti-académique de son ouvrage. On peut y voir l'effet de la « condamnation idéaliste » et spiritualiste, au tournant du XVIII^e siècle et au XIX^e siècle¹⁰, dont était responsable la

dans les actes & les discours publics : les candidats ne les nomment que *nos très-sages maîtres*, en leur adressant la parole : le syndic de la faculté ne les désigne point par d'autres titres dans les assemblées & sur les registres. Et on marque cette qualité dans les manuscrits ou imprimés par cette abréviation, pour le singulier, *S. M. N.* c'est-à-dire *sapientissimus magister noster*, & pour le pluriel, par celle-ci, *SS. MM. NN.* *sapientissimi magistri nostri*, parce que la Théologie est regardée comme l'étude de la sagesse ». L'ironie de Diderot dans cet article ne pouvait échapper au lecteur.

8. Sur ce point, voir le beau livre de notre regretté ami et maître R. Trousson : *Images de Diderot en France. 1784-1913* (Paris, Honoré Champion, 1997).

9. A. Calzolari, « Cronologia, Edizioni e riedizioni, indici delle *Planches* e dei testi dell'*Encyclopédie* », dans *FMR*, vol. 18, p. 477-532 ; F. Venturi, « Echi italiani dell'*Encyclopédie* », dans *FMR*, vol. 18, p. 315. Selon J. Proust, l'Italie « fut une terre assez fertile pour la semence encyclopédique » (*L'Encyclopédie*, Paris, PUF, 1965, p. 224).

10. J. Proust, *L'Encyclopédie*, o.c., p. 204-11. L'*Encyclopédie* a aussi connu un ostracisme philosophique persistant en Allemagne et en Espagne, situation qui s'est encore aggravée au cours du XIX^e siècle.

génération du *Sturm und Drang* et le triomphe, en Europe, de la philosophie de Hegel¹¹. De fait, l'influence de Hegel a été très forte en Italie. Elle l'est encore aujourd'hui. La mention que fait Goethe de l'*Encyclopédie*, dans son autobiographie *Dichtung und Wahrheit*, qui remonte aux années d'« apprentissage philosophique » à Strasbourg vers 1770, est également célèbre¹². Mais il faut nuancer le sens des observations négatives de Goethe et de la condamnation idéaliste elle-même. En effet, la prétendue « condamnation » ne s'adresse pas à Diderot en tant que philosophe et écrivain, parce que Goethe le reconnaît comme « un parent assez proche » (*Diderot war nahe genug mit uns Verwandt*), elle vise plutôt la charge critique de l'*Encyclopédie* en tant qu'entreprise culturelle, et la perspective des encyclopédistes. Comme l'a relevé R. Mortier, c'est le manque de religiosité, et surtout l'absence d'esprit « panique »¹³ – le sentiment du tout que ce terrible ouvrage (*ungeheures Werk*) risquait d'affaiblir sur le « Parnasse allemand » – qui fut la cible des reproches idéalistes les plus résolus.

À travers la confrontation avec son adversaire historique, le premier *Sturm und Drang* allemand, l'*Encyclopédie* montre cependant les points forts de son programme culturel et l'aspect polémique des accusations qui lui ont été adressées. D'emblée Goethe se borne à marquer ses distances avec Diderot, sans prononcer aucune condamnation explicite à son égard : *sein Standpunkt war schon zu hoch, sein Gesichtskreis zu weit als daß uns hätten zu ihm stellen*¹⁴. Il repère à son tour une caractéristique de l'œuvre typiquement française : l'*éclectisme dialectique*, c'est-à-dire la volonté de tout étudier philosophiquement, ou de connaître *analytiquement* le tout. Qu'il s'agisse d'un système d'organisation du travail, de la structure d'une machine ou du sens d'une doctrine religieuse ou politique, peu importe. La fidélité à

11. P. Casini, *Diderot « philosophe »*, Roma-Bari, Laterza, 1962, et *Scienza, utopia, progresso. Profilo dell'Illuminismo*, Rome-Bari, Laterza, 1994.

12. W. Goethe, *Ses Mémoires et sa vie. Vérité et poésie*, éd. H. Richelot, Paris, 1979, t. II, p. 262.

13. R. Mortier, *Diderot en Allemagne*, ??, p. 139-181. Comme le note R. Mortier, les deux critiques adressées à l'*Encyclopédie*, l'une contre l'ordre systématique interne, considéré comme « arbitraire », l'autre contre le caractère politique subversif, ont beaucoup contribué au rejet de l'œuvre de Diderot.

14. W. Goethe, *Dichtung und Wahrheit*, dans *Werke*, Bd. V, Frankfurt, 1981, p. 440 (« Son point de vue était trop élevé, son horizon trop vaste pour que nous puissions nous ranger auprès de lui. » Je traduis.). Le jugement positif de Goethe sur Diderot écrivain est attesté par plusieurs passages de ses œuvres. Voir en particulier les *Entretiens avec Eckermann* (Paris, 1990, p. 181, 406-407 et 443). Les motifs de l'admiration de Goethe sont la « rare éloquence » et la « dialectique ».

cette thèse anti-systématique que les encyclopédistes faisaient découler de l'étymologie grecque du terme « encyclopédie », (*enkyklios-paidèia*) constitue l'une des innovations du *Dictionnaire* par rapport à ses prédécesseurs¹⁵.

La formation (*paidèia*) de la connaissance à travers le cercle (*kyklios*) des savoirs, fut l'idéal régulateur de la culture spéculative des encyclopédistes, Diderot en tête¹⁶. Paradoxalement, les « incursions » philosophiques – pour reprendre l'image de Goethe – proviennent de la thèse unitaire. L'expression *εν κυκλιος παιδεια* signifie justement laisser cohabiter, dans la même page, dans un seul ordre de discours, les éléments dispersés du savoir humain déjà *historicisé*. C'est l'exigence d'un nouvel ordre à l'intérieur de la stratification des savoirs (pluriels), au moment historique où la connaissance elle-même tend à se transformer, dirions-nous aujourd'hui, en spécialité, en compétence limitée. La philosophie, les arts, les sciences, le travail, la théologie, etc., doivent s'*apparenter*, sur le plan discursif, à un « enchaînement » ou une « concaténation raisonnée¹⁷ ». Diderot et ses collaborateurs sont demeurés fidèles à cet engagement *unitaire* par rapport à la question de l'ordre du discours encyclopédique. Aussi mettent-ils hors jeu l'ancien « esprit de système », esprit, dans une certaine mesure, cartésien, qui renferme dans des domaines distincts les ramifications de l'Arbre unitaire de la connaissance¹⁸. Le premier *Prospectus* défend avec vigueur le choix *moniste* de l'ordre alphabétique contre la division par « ordre de matières », pour des motifs méthodologiques et, surtout, philosophiques :

Si nous eussions traité toutes les sciences séparément, en faisant de chacune un dictionnaire particulier, non seulement le prétendu désordre de la succession alphabétique aurait eu lieu dans ce nouvel arrangement ; mais une telle méthode aurait été sujette à des inconvénients considérables par le grand nombre de mots communs à différentes sciences, et qu'il aurait fallu répéter plusieurs fois, ou placer au hasard. [...] l'ordre encyclopédique des sciences et des arts y eût peu gagné, et l'ordre encyclopédique des mots, ou plutôt des objets par lesquels les sciences se communiquent et se touchent, y aurait infiniment perdu. Au contraire,

15. F. Kafker, *Notables encyclopedias of the seventeenth and eighteenth centuries: nine predecessors of the Encyclopédie*, Oxford, 1981), en particulier p. 223-239. À l'exception de la *Cyclopaedia* d'Ephraïm Chambers, l'*Encyclopédie* est le seul ouvrage qui porte ce nom et qui réfléchit sur sa signification.

16. *Prospectus*, dans DPV, V, p. 85. F. Bacon, *Œuvres*, éd. de F. Riaux, Paris, 1843, vol. I, p. 97, *infra*, 5.2.

17. *Enc.*, V, p. 635a-648b.

18. Sur ce point, voir J. Starobinski, « L'albero del sapere e le sue metamorfosi nell'*Encyclopédie* », dans *FMR*, vol. 18, Milan, 1980, p. 291-308.

rien de plus facile dans le plan que nous avons suivi que de satisfaire à l'un et à l'autre¹⁹.

Le choix de traiter chaque discipline séparément aurait eu pour résultat la suppression des passages discursifs immédiats d'une science à l'autre. Les « méthodes » particulières, isolées, constituaient précisément la « spéculation oisive », cible polémique du programme du *Dictionnaire*²⁰. Du point de vue des idées, l'ordre alphabétique était, certes, arbitraire, et il ne constituait pas une nouveauté²¹. Par contre, ce qui l'était, c'était le degré de rigueur de l'enchaînement raisonné, lequel était beaucoup plus poussé que chez Chambers. En quoi consistait-il ? La suite mécanique des mots avait permis l'insertion textuelle de points de repère communs afin de faire communiquer des sciences éloignées. Ce résultat est obtenu par ce que Diderot appelle la « communauté de mots ». L'*Encyclopédie* expose des termes dont l'usage est commun à plusieurs disciplines, et cet usage est expérimenté par le lecteur même grâce au système des renvois²². Ainsi sont assurés les passages à l'intérieur du *Système des connaissances humaines*²³. Le *dialogue* entre ces disciplines représente le centre névralgique du *Système*.

Les arts mécaniques, la philosophie et toutes les sciences – la Mécanique étant la partie principale et la plus importante de la « vraie philosophie » – cohabitent dans un *ordre discursif* de la connaissance unique. Celle-ci est vue essentiellement sous l'angle de la connaissance-action. Ces thèses fondent les choix méthodologiques du *Prospectus*²⁴. Un demi-siècle plus tard, Hegel fera honneur aux encyclopédistes en leur donnant une place parmi les figures du *Geist*, dans sa *Phénoménologie*. Il est le véritable auteur, si jamais il y en eut un, de la « condamnation idéaliste ». Selon lui, la « vérité des Lumières », c'est une philosophie de l'utile :

L'une et l'autre façon de considérer les choses, celle de la relation positive comme celle de la relation négative du fini à l'En soi, sont pourtant également nécessaires, et tout donc est autant en soi que pour autre chose

19. DPV, V, p. 93.

20. D'Alembert, *Discours préliminaire* (1751), dans *Enc.* I, p. vi.

21. A. Becq, (éd.), « Continu et discontinu dans l'écriture de l'*Encyclopédie* : le choix de l'ordre alphabétique », dans *L'Encyclopédie et ses lectures*, Caen, 1987, p. 17-18.

22. P. Quintili, « Ordine argomentativo, ordine concettuale. L'unità dei saperi nell'*Enciclopedia* francese », *Il Cannocchiale*, n° 1-2, 1996, p. 187-94.

23. J. Proust, *L'Encyclopédie*, o.c., p. 159 et suivantes.

24. F. Bacon, *Novum Organum*, aph. IV ; A. Deleyre, *Analyse de la philosophie du Chancelier Bacon*, Amsterdam-Paris, 1755, p. 87.

(*alles ist also so sehr an sich, als es für ein anderes ist*); ou, encore, *tout est utile*. Tout s'abandonne à d'autres choses, se laisse utiliser par d'autres et est pour ces autres. Et puis voilà, comme on dit, tout se redresse sur ses ergots, se raidit face à l'autre chose, est pour soi et se met à son tour à utiliser l'autre de son côté. – Pour l'homme, en tant qu'il est la chose consciente de cette relation (*dieser Beziehung bewusste Ding*), c'est de là que ressort son essence et sa position²⁵.

En relevant cet aspect problématique de l'approche des questions du travail et des arts mécaniques utiles chez les encyclopédistes, Hegel dessine un tableau en même temps positif et négatif de la signification phénoménologique de l'œuvre de Diderot, en tant que philosophie de l'utile.

Une instruction publique ouverte à tous les citoyens

Cette « philosophie de l'utile » avait indéniablement une dimension publique et sociale. Pas question d'isoler l'élève afin de le protéger de l'influence néfaste d'une société corrompue, comme dans l'*Émile*. Selon Diderot, il s'agit précisément de réformer les *institutions sociales* vouées à cette tâche stratégique des Lumières qu'est l'instruction publique : les écoles et les universités. Dans ses *Mélanges philosophiques, historiques etc., pour Catherine II* (1773), et, surtout, dans le *Plan d'une Université*, envoyé à la même Catherine en 1775 et totalement ignoré par la despote, le vieux Diderot se risque à tirer les conséquences pratiques de l'engagement intellectuel de toute sa vie.

Au moment où il écrit ses *Mélanges*²⁶, Diderot sait qu'il parle dans le vide, mais il travaille sans doute pour la *postérité*, un concept chéri qui prend la place, chez lui, de la croyance superstitieuse en l'immortalité de l'âme. Et il est vrai que la conception de l'éducation qu'il défend, dans ce texte destiné initialement à Catherine II, marque un moment important dans l'histoire de la philosophie. Tout d'abord, le raisonnement et la logique instrumentale, qu'il privilégie dans l'enseignement, l'incitent aussi à concevoir une école démocratique. Selon lui, les Écoles publiques de Russie il n'y en avait que deux, ouvertes aux nobles devaient être ouvertes à tous les citoyens, surtout

25. Hegel, *La phénoménologie de l'esprit* (1807), éd. cit., p. 377.

26. Diderot, *Mélanges pour Catherine II*, dans VER, III, p. 227 : « Je prends la liberté d'adresser ces rêveries à Sa Majesté Impériale, afin qu'elle sente toute la différence qu'il y a entre les idées d'un pauvre diable qui s'avise de politiquer sous sa gouttière et ce qui se passe dans la tête d'une souveraine. Voilà, madame, toute l'étendue de la force de ce qu'on appelle un philosophe. Souriez-en, et quand vous en aurez souri, j'aurai obtenu de Votre Majesté toute la justice que je m'en suis promise ».

à ceux de « basse extraction ». Diderot reprend maintes fois dans ses écrits cet argument :

Dans toutes les contrées, presque tous les hommes qui se distinguent dans les sciences et dans les arts sont de basse extraction, et la raison en est simple. Ces conditions communes fournissent mille hommes contre un homme de naissance. Les premiers sont élevés plus sévèrement ; moins chers à leurs parents indigents, ils en sont moins corrompus ; ils n'imaginent pas qu'on sait tout sans rien apprendre ; ils se tourmentent ; ils travaillent ; ils se hâtent de sortir de leur obscurité, l'unique moyen d'obtenir les aisances de la vie qui leur manquent, ou de s'en consoler par la considération générale, l'estime de leurs semblables, et la conscience de leur valeur. Ceux-ci sont relégués dans un grenier où ils sont heureux. Quoiqu'il en soit, les basses conditions de la société seront donc dans tous les empires la pépinière des mœurs, des connaissances, des talents, de la gloire et l'illustration présente et à venir de leurs nations²⁷.

Diderot sait que son propos est audacieux. Ainsi ajoute-t-il : « Et peu s'en faut que je ne m'arrête tout court, tant [la tâche] me semble au-dessus de mes forces ». Il offre le projet très cohérent d'une « École générale et publique » unique pour tous les garçons de la nation (il n'est pas question des filles). Les élèves seront pensionnaires, boursiers ou externes. La question des maîtres est soulevée : « Faut-il que les maîtres soient stipendiés par l'État, ou payés par les enfants ? Question fort débattue en France »²⁸. Diderot ne cache pas à Catherine sa prédilection pour la première solution. Un petit nombre d'enseignants suffira à assurer le bon déroulement des cours.

L'école devrait s'articuler sur trois « degrés » : le premier, « *commun à tous les enfants, même les plus ineptes* », est le niveau primaire²⁹ où l'État accueille tous ses « enfants ». Le second, « *qu'un enfant peut suivre plus ou moins loin* », est le niveau primaire développé, pour les élèves « externes » surtout³⁰. Le troisième, est le niveau primaire supérieur, qui assure les conditions pour atteindre la sagesse « d'habile

27. *Ibidem*, p. 283.

28. *Ibidem*, p. 285.

29. *Ibidem*, p. 288 : « *Bien lire, bien écrire* [...] Ce premier degré est l'éducation des enfants destinés aux dernières conditions de la société, valets, cochers etc. Deux choses à observer sur ce degré : la première, c'est d'y fonder du pain, afin que les pauvres parents n'aient aucun prétexte pour les garder chez eux. Du pain pour tous les repas. La seconde, c'est d'élever à la condition de boursier surnuméraire celui d'entre ces enfants qui annoncerait un mérite supérieur ».

30. *Ibidem*, p. 288 : « Après le petit cours de logique et de morale et un examen sur ces deux points, permettre aux parents de retirer leurs enfants quand il leur plaira. Aucun, si ce n'est un boursier, ne sera contraint à suivre ce degré jusqu'au bout. Si un

homme », et « *conduit à l'état de savant* »³¹. Concernant cette dernière étape Diderot, remarque certes que « peut-être ne serait-il pas nécessaire qu'un enfant suive cette éducation jusqu'au bout »³², mais le parcours sur trois niveaux qu'il décrit ouvre la voie à une *école de qualité et d'excellence*, qui a toutes les caractéristiques d'une école publique *du peuple*, ouverte et en perpétuelle évolution³³.

Après trois longues tirades critiques – « Sur la maison des jeunes filles », « De l'éducation particulière. Défaut de base à cette éducation. Concours aux places, remède à ce défaut » et sur « L'École des cadets »³⁴, Diderot en vient à la réforme de l'université, qui concerne l'éducation des maîtres, la possibilité d'une école-sans-maîtres, susceptible de former des individus autonomes³⁵.

Diderot envoie ces « Instructions » sur l'Université un an après son départ de Saint-Petersbourg, comme une sorte de prolongement des *Mélanges* pour Catherine II. Diderot reprend, en l'accentuant, son programme d'ouverture de l'École à tous les citoyens. Il insiste sur la *propédeutique* essentielle (« Ordre des études »), qu'il oppose à la hiérarchie traditionnelle³⁶. L'étude universitaire, selon lui, doit suivre un chemin progressif et horizontal, en partant de l'étude de la nature pour arriver ensuite à l'esprit. Les mathématiques seront donc la base de tout enseignement, les langues et les lettres (anciennes et modernes) leur sommet. La définition générale de l'université est un éloge des

boursier devient un mauvais sujet, il perdra sa bourse. Ces bourses étant des faveurs de l'État, il faut qu'elles soient méritées ».

31. *Ibidem*, p. 289 : « Ce ne sont pas les écoles, ce sont les grands auteurs qui font une langue. Notre langue a été faite par Rabelais, Marot, Malherbe, Pascal, Corneille, Racine, Fénelon, de Voltaire, Dumarsais, l'abbé Girard ; et elle se soutient par les bons esprits de notre temps. Quand Corneille devint vieux, il oublia sa langue ; et il en est de même d'une nation : quand elle dégénère et vieillit, sa langue se corrompt. Voilà la raison, jointe à la difficulté, pour laquelle j'ai renvoyé l'étude de la langue par principes à ceux qui seront un jour maîtres de la langue. Ce qui s'est fait en France sur la perfection de la langue, s'est fait à Athènes, à Rome nouvelle et ancienne, et est encore à faire en Angleterre, parce qu'ils n'ont point de corps qui s'en mêle ».

32. *Ibidem*, p. 288.

33. Diderot évoque aussi le problème de la formation des maîtres (« qui éduque les éducateurs ? », *ibidem*, p. 285).

34. *Ibidem*, p. 255-260, 303-310 et 332-342.

35. Sur ce point, voir H. Ida, *Genèse d'une morale matérialiste. Les passions et le contrôle de soi chez Diderot*, Paris, Champion, 2001.

36. Comme le note L. Versini : « Il s'agit d'une éducation publique et collective, d'un enseignement d'État obéissant au "principe d'utilité" et à un programme assez encyclopédique, aux antipodes de l'éducation particulière d'Émile [...] ce n'est pas en multipliant des élites au rabais que l'on démocratise les Lumières, mais en faisant pénétrer les Lumières dans le monde des métiers » (VER, III, p. 412).

« basses conditions », présentées comme les mieux à même de développer leurs talents naturels :

Une université est une école dont la porte est ouverte *indistinctement* à tous les enfants d'une nation, et où des maîtres stipendiés par l'État les initient à la connaissance élémentaire de toutes les sciences.

Je dis *indistinctement*, parce qu'il serait aussi cruel qu'absurde de condamner à l'ignorance les conditions subalternes de la société. Dans toutes, il est des connaissances dont on ne saurait être privé sans conséquence. Le nombre des chaumières et des autres édifices particuliers étant à celui des palais dans le rapport de dix mille à un, il y a dix mille à parier contre un que le génie, les talents et la vertu sortiront plutôt d'une chaumière que d'un palais [...].

Moins il y a d'opulence autour du berceau de l'enfant qui naît, mieux les parents conçoivent la nécessité de l'éducation ; plus sérieusement et plus tôt l'enfant est appliqué.

Accoutumé au spectacle assidu d'une vie laborieuse, la fatigue de l'étude lui en paraît moins ingrate. Les parents d'un enfant né dans la pauvreté obtiennent d'une réprimande peu ménagée ce que les caresses d'un père opulent, les larmes d'une mère ne pourraient obtenir d'un enfant corrompu par l'assurance d'une grande fortune³⁷.

La structure de l'institution comporte huit échelons, que nous appellerions secondaires, mais qui semblent être plutôt l'équivalent des collèges et lycées actuels, et qui jouent le rôle de propédeutique, forment la « Faculté des Arts » renouvelée. Ensuite, viennent les trois Facultés proprement dites, Arts, Théologie (où l'on devrait enseigner obligatoirement la tolérance), Médecine et Droit, suivies par un certain nombre d'Écoles professionnelles (Beaux-Arts, Polytechnique, Navale, Ponts et Chaussées etc.). On peut y voir la préfiguration des Grandes Écoles qui seront instituées par la Révolution, une vingtaine d'années plus tard. La première Faculté, celle des Arts, telle qu'elle existe alors en France, commence par enseigner les langues anciennes, la logique aristotélicienne et la rhétorique. Diderot considère qu'il faut la revoir intégralement :

Je reviens à notre université. À l'extrémité de cette longue et stérile avenue qu'on appelle la *faculté des arts*, sur laquelle on s'est ennuyé et fatigué sans fruit pendant sept à huit ans, s'ouvrent trois vestibules, par lesquels on entre ou dans la *faculté de théologie* ou dans la *faculté de droit* ou dans la *faculté de médecine*. Jusque-là on n'avait été qu'écolier ; c'est ici qu'on prend le titre de docteur ; pour celui de docte, c'est autre chose. *Questions et réponses*. Mais

37. *Ibid.*, p. 418.

tous ceux qui ont suivi l'avenue des arts jusqu'au bout, entrent-ils dans une de ces trois facultés ? - Non. - Que deviennent-ils donc ? - Paresseux, ignorants, trop âgés pour commencer à s'instruire de quelque art mécanique, ils se font comédiens, soldats, filous, joueurs, fripons, escrocs et vagabonds. - Et ceux qui la quittent dans son trajet ? Ils ont perdu moins de temps ; ils ne savent rien, mais rien du tout qui puisse leur servir. Cependant ils ne sont pas incapables de quelques professions utiles ; et c'est leur ressource. L'intention de Sa Majesté Impériale n'est pas sans doute que son université soit calquée sur ce modèle ; et elle me permettra d'ajouter, ni la mienne³⁸.

Après ce tableau désastreux, Diderot revient à son projet, qui se passe bien de ce premier « vestibule » inutile constitué par les Arts scholastiques, et il invite l'Impératrice à l'« Institution d'une nouvelle université », projet dans lequel l'université de Paris fonctionne comme une sorte de repoussoir. Le nouveau plan que Diderot propose change tout à fait la structure de la « Faculté des arts », qui devient une propédeutique aux autres, à partir des principes encyclopédiques figurés par l'« arbre de la connaissance » :

Division commune à toute science et à tout art. Dans toute science, ainsi que dans tout art, il y a trois parties très distinctes. L'érudition, ou l'exposé des progrès ; son histoire. Les principes spéculatifs avec la longue chaîne des conséquences qu'on en a déduites ; sa théorie. L'application de la science à l'usage ; sa pratique. L'érudition ou l'historique, plus ou moins étendu, appartient à tous. La science ou la somme des connaissances qui la constituent, et la pratique sont réservées aux gens du métier³⁹.

Le *Système figuré des connaissances humaines* de l'*Encyclopédie*, tiré de Bacon, est le guide de cette division : *Mémoire* (histoire et érudition), *Raison* (théorie, spéculation), *Imagination* (pratique, arts appliqués) sont les trois « Facultés de l'âme » qui doivent gouverner les études dans ce premier « vestibule » renouvelé de la connaissance qu'est la Faculté des Arts. Diderot fournit également le *Plan général* de sa « nouvelle université » sous la forme d'un arbre des enseignements⁴⁰. On y remarque le renversement de l'ordre hiérarchique des savoirs : dans les huit premières classes, les études commencent par les mathématiques et se terminent par les langues anciennes, l'éloquence et la poésie ; l'érudition (Mémoire), la théorie (Raison) et la pratique (Imagination) sont étudiées dans quatre cours qui développent toutes

38. *Ibid.*, p. 421.

39. *Ibid.*, p. 429.

40. *Ibid.*, p. 433-435.

les compétences. Ensuite, on accède aux trois Facultés proprement dites : Médecine, Jurisprudence et Théologie. Diderot manifeste ici sa passion jamais éteinte de grand encyclopédiste, qui prétend regrouper tous les savoir, de façon globale et organique, à chaque étape de l'enseignement.

Quel sera le rôle du maître dans cette nouvelle Université ? Diderot consacre un chapitre entier à ce sujet. Il tient d'abord à souligner que tout maître a été l'élève de soi-même, et que ce n'est que parmi les bons élèves qu'on sélectionne les bons maîtres⁴¹. Il faut les traiter avec toute la dignité de leur rang, y compris financièrement. Or, à l'époque de Diderot, les professeurs étaient très mal payés : un bon chef de cuisine, au service d'un noble, gagnait dix fois plus⁴². Ils doivent, bien sûr, réunir un certain nombre de qualités :

Quelles sont les qualités à désirer dans un bon maître ? La science approfondie de la matière qu'il doit enseigner ; un esprit juste ; une âme honnête et sensible. Si la place d'un maître est importante par son honoraire et par son rang distingué entre les conditions de la société ; si cet honoraire est toute sa ressource ; s'il se déshonore et se ruine, en perdant son état, il en aura ou en simulera les vertus. Tirons de l'intérêt et de l'amour-propre ce que nous aimerions mieux tenir d'une bonne nature⁴³.

L'autre caractéristique de l'éducation promue par Diderot, et qui témoigne de son socratisme encyclopédique concerne la manière d'enseigner. Pas de dogmatisme, mais plutôt la représentation, chez le maître, de son envie inépuisable de rechercher, d'étudier ensemble avec les élèves, comme s'il était dans la même situation qu'eux face à l'erreur. Par cette voie l'élève parvient à l'autonomie et apprend à former son jugement :

Je ne dirai qu'un mot sur la manière d'enseigner, c'est que si les élèves connaissent mieux la fatigue des maîtres, ils supporteraient plus aisément la leur. Au lieu d'affecter une supériorité de savoir, il vaudrait mieux avoir l'air d'étudier et de travailler avec eux. C'est ainsi qu'en apprenant, on les familiariserait avec l'art de montrer. Exemple. Qu'un maître qui résout à son élève un problème d'arithmétique ou de géométrie, fasse une fausse supposition ; qu'il le reconnaisse ; qu'il revienne sur ses pas ; qu'il avance et qu'il découvre enfin la vérité qu'il cherchait ; je pense qu'il instruira mieux son élève qu'en y arrivant par une marche rapide, sûre et non tâtonnée. Il y a

41. *Ibid.*, p. 495 : « Un moyen sûr de juger une école c'est de voir si les élèves qu'on y fait promettent un jour de bons maîtres. Si elle conduit à ce terme elle est bonne ; si elle n'y conduit pas, elle est mauvaise ».

42. VER, III, p. 413 : *Introduction*.

43. *Ibid.*, p. 496.

bien de la différence entre une erreur d'ignorance ou d'inadvertance et une erreur faite d'industrie. Celle-ci tient en garde l'élève ; s'il l'aperçoit, sa petite vanité en est satisfaite ; elle l'habitue à se méfier ; elle le forme insensiblement à la recherche de la vérité ; elle lui inspire l'esprit d'invention. L'autre perd le temps, et ne rend que du mépris. L'erreur d'industrie pallierait quelquefois l'erreur involontaire et dispenserait le maître de rougir. Cette méthode d'enseignement en apparence perplexe, douteuse et vacillante, est tout à fait socratique⁴⁴.

Le modèle de l'École des Lumières offert par Diderot est donc bien celui d'une *autre école* laïque, républicaine, égalitaire et d'« excellence » – qui est encore possible aujourd'hui.

Paolo QUINTILI
Université de Rome « Tor Vergata »

44. *Ibid.*, p. 497.